

Entretien avec Sophie Desmarais, actrice dans *Chasse au Godard d'Abbittibbi*

Nicolas Gendron

Volume 31, numéro 4, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2013). Entretien avec Sophie Desmarais, actrice dans *Chasse au Godard d'Abbittibbi*. *Ciné-Bulles*, 31(4), 10-13.



« J'ignore comment je travaille. En fait, je me pose souvent la question. Est-ce que j'en fais assez? »

Sophie Desmarais incarne Marie dans **Chasse au Godard d'Abbittibbi**

NICOLAS GENDRON

À 27 ans, Sophie Desmarais a vécu autant de tournages que d'années d'existence, avec une quinzaine de longs métrages et une dizaine de courts au compteur. C'est dire comme le cinéma québécois l'a adoptée, de Denis Côté (**Curling**) à Benoit Pilon (**Décharge**), en passant par Chloé Robichaud (**Sarah préfère la course**) et Sébastien Pilote (**Le Démantèlement**), les deux cinéastes qu'elle a accompagnés au Festival de Cannes en 2013. Au moment de l'entrevue, au plus fort de l'été, elle investissait les plateaux de **Qu'est-ce qu'on fait ici?** de Julie Hivon et du **Relampeur** de Martin Talbot, un conte qu'elle compare au **Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**. Suivront le **Gurov & Anna** de Rafaël Ouellet, en attente de financement, et le duo qu'elle formera bientôt avec Luc Picard sur la scène du Théâtre d'Aujourd'hui. Sa présence singulière, entre forte intériorité et vivacité peu commune, se fera sentir deux fois plutôt qu'une cet automne sur nos écrans. Outre le film de Pilote, elle tient le haut de l'affiche dans **Chasse au Godard d'Abbittibbi**, un véritable ovni, plein de désirs et d'illusions, dans lequel elle campe Marie, une jeune femme de Rouyn-Noranda qui frappe l'imaginaire fantasmagorique du cinéaste du **Mépris**, qui séjourne brièvement dans la région. Entretien avec la plus lumineuse passagère dudit ovni.

Ciné-Bulles: Réglons la question people d'entrée de jeu. Avec du recul, comment avez-vous vécu votre aventure cannoise?

Sophie Desmarais: Je n'ai pas encore de recul. Cannes, c'est du sublime et des traditions cinématographiques extraordinaires; soudain tu as l'impression d'assister à un moment important. Ce qui m'embêtait, c'est le cirque autour. Les films présentés, toutes sections confondues, sont généralement réalisés avec le cœur, comme **Sarah préfère la course**, plutôt qu'avec de gros budgets: des films afghans, brésiliens, mexicains, mais fêtés dans un environnement où le luxe s'impose... Avec Chloé Robichaud et Sébastien Pilote, on se demandait: «Où sont les gens de cinéma?» On ne peut rencontrer les artisans que dans des partys sur invitation. Je me disais: «Quand vais-je voir James Franco? Il est dans la même catégorie!» Personne ne se croise et on manque plusieurs films tellement il y en a. Mais j'ai beaucoup aimé celui d'Arnaud des Pallières avec Mads Mikkelsen [NDLR: **Michael Kohlhaas**] et le film mexicain **La Jaula de Oro**. C'est magique d'avoir accès à la fébrilité des créateurs, à la toute première projection. Mon plus grand moment d'émotion, c'est quand je suis entrée dans la salle et que j'ai vu le titre du film et le nom de Chloé sur l'écran.

*Avec **Chasse au Godard d'Abbittibbi**, on plonge dans les années 1960. Pourtant, on a l'impression que Marie est le personnage le plus près de vous que vous ayez joué jusqu'à maintenant.*

Vraiment! C'est un scénario très viscéral, dont les scènes sont des canevas. On sait à la lecture du scénario que le film sera autre chose. J'étais très émue, parce que je me reconnaissais dans le personnage de Marie, malgré le contexte: elle vit en 1968 à Rouyn-Noranda, travaille dans un cinéma érotique, lit les *Cahiers du cinéma*, rêve de voir Paris, New York, à une époque où la culture n'est pas la norme. Elle est moitié Québécoise, moitié Amérindienne, élevée dans une famille monoparentale. Elle se demande si elle doit partir ou rester? Je ne viens pas du même milieu, mais son tempérament ressemble au mien. Pour une actrice, c'est insécurisant, comme si je n'avais rien à jouer. J'ai décidé de travailler sur le désir. C'est un personnage qui brûle de désir, en général, et pour l'Autre qui arrive, l'emblème de l'ailleurs. Éric Morin m'a proposé ce rôle

sans me connaître. Il m'avait vue dans *En audition avec Simon*, c'est tout! Il était très gêné de me l'avouer. C'était intuitif pour lui. Quand on t'offre un rôle, tu te demandes: «Qu'a-t-on vu en moi pour me choisir?» Mais je ne veux pas le savoir.

Et pourquoi?

Je préfère garder le mystère. Si on me dit: «Je t'ai choisie parce que je te trouve sexy», par exemple, c'est foutu. Je vais être consciente de quelque chose et je vais me refermer. Ou: «Je t'ai prise pour ta candeur»; c'est dur de jouer la candide après. Puis, être choisie, c'est une déclaration d'amour; Alice Ronfard disait ça à l'école de théâtre. Orienter son *casting*, c'est déjà 50% du travail. Si on t'a retenue en audition, c'est que tu as confirmé un désir du réalisateur, mais on ne sait pas lequel. C'est mieux comme ça.

Le film a de forts relents de Nouvelle Vague. En quoi était-ce une inspiration pour vous?

Comme beaucoup d'artistes, ça fait partie de mon imaginaire. J'ai l'impression de l'avoir vécue. Je suis nostalgique d'une époque que je n'ai pas connue; ça m'arrive souvent, avec la littérature, par exemple. J'ai toujours été admirative des films de la Nouvelle Vague. En même temps, à 18 ou 20 ans, je me forçais à les aimer. **La Chinoise** de Godard, j'ai plus ou moins aimé ça, c'était long et plate, mais c'est un incontournable. J'ai aussi tourné avec Anna Karina. Je n'ai jamais vu le film [NDLR: **Victoria**], c'est peut-être mauvais. Mon personnage devait faire un strip-tease. Je venais d'avoir 21 ans et je n'étais pas à l'aise, mais je ne pouvais pas juste refuser, il me fallait au moins la rencontrer pour le lui dire. Il y a eu un grand silence quand elle m'a vue. Elle m'a dit: «Tu me fais penser à moi, jeune.» Je lui ai répondu: «Écoutez, je suis vraiment émue que vous m'ayez choisie, mais je ne peux pas le faire.» Elle voulait alors que je lui propose autre chose et j'ai suggéré: «Peut-être pourrait-elle danser, mais habillée?» Elle s'est exclamée: «Bonne idée!» Puis elle m'a raconté que la première chose que Godard lui avait demandée, c'était justement une scène de

Orienter son *casting*,
c'est déjà 50% du travail.
Si on t'a retenue en
audition, c'est que tu as
confirmé un désir du
réalisateur, mais on ne
sait pas lequel. C'est
mieux comme ça.

nudité qu'elle avait refusée. J'ai tourné avec elle trois jours et je n'en ai plus entendu parler. Son film préféré, c'était **Pierrot le fou**. Je l'ai revu et, par la suite, j'ai plus vu les films d'Agnès Varda, de Jean Eustache, mais moins ceux de Truffaut, Godard. Éric voulait faire référence à l'emblème d'Anna Karina, c'est de l'ordre du fantasme. C'est particulier étant donné que j'ai une histoire avec elle.

La notion du fantasme est d'ailleurs omniprésente dans le film.

Oui, mais je n'en étais pas trop consciente. Ce fut un tournage magnifique, complètement sans filet. Ce qu'il y a de plus godardien dans l'aventure, c'est la fabrication du film; on n'essaie pas de reproduire des scènes de Godard, c'est plus sa façon de tourner qui lui ressemble. C'est étonnant comment Éric m'a préparée au rôle. Il ne voulait pas que je voie beaucoup Martin Dubreuil. Pourtant, Martin et moi, on a beaucoup en commun, on est très spontané. J'étais plutôt logée avec Godard! Éric se laisse beaucoup aller, mais il avait des demandes précises comme celle-là. Par exemple, plutôt que de faire le voyage Montréal-Rouyn-Noranda en autobus de nuit où on peut dormir, il souhaitait que je le fasse de jour, seule, pour ressentir la distance entre les deux villes. Je suis un peu son *alter ego* dans le film, car je dis à peu près: « Je viens de la 5^e Rue sur le bord de la mine. » C'est de là qu'Éric vient; il a encore ce dilemme, partir ou tenir à ses racines, avec un pied-à-terre dans le Mile-End et sa maison à Rouyn-Noranda.

Vous parliez d'une démarche godardienne. Dans les interviews, j'imagine que vous avez été appelés à improviser...

Totalement. On avait discuté un peu du genre de questions que Marie et Michel poseraient, mais c'est tout. Les gens là-bas se sont vraiment prêtés au jeu et avaient beaucoup à dire. Le comédien Alexandre Castonguay, qui joue Michel, habite Rouyn-Noranda. Éric a eu l'inspiration de venir nous chercher dans ce qu'on est. Il a écrit le personnage de Michel en fonction d'Alexandre, puisqu'ils se connaissent bien. Ce qui est très godardien. Ce ne sont pas des personnages qu'on aborde de l'extérieur, mais qui partent de l'acteur.

On nage entre le conte rural et la légende ur-

baine. Dans quelle mesure est-ce la responsabilité de l'acteur de jouer le ton du film?

Ce film est un ovni. Mais je pense qu'il ne faut pas jouer ça et se concentrer sur les enjeux. Il y a de belles tensions dans la mise en scène. J'aime beaucoup l'entrevue que Marie donne à Paul. On a accès à sa fragilité, mais aussi au désir de Paul, à Marie qui réagit à ce désir... Par la suite, dans la chambre, Paul se tient à côté d'un tableau de toréro tandis qu'un tableau d'Amérindienne est à côté de Marie. C'est une scène magnifique, très « Éric Morin ». Pour cette scène, je me suis obstinée avec Éric. Le personnage de Paul était censé se changer devant Marie, mais j'insistais: il doit se changer de dos pour qu'elle puisse lui offrir son regard, sinon elle détournerait les yeux. Éric a trouvé ça juste. En plus, il y a le miroir dans lequel elle voit Michel sortir de la douche. C'est une scène d'orgueil masculin, de désir, où Marie est dans la transgression, en quelque sorte.

Morin propose des scènes théâtrales, telles que la lecture de la bédé ou les clins d'œil autochtones. Les codes du théâtre vous ont-ils servi?

Non, je n'y ai même pas pensé. La bédé, j'étais censée la lire dans ma tête. On allait entrer dedans, c'était clair dès le scénario. Pour rire, j'ai emprunté une voix de doublage et Éric a voulu la garder. Il y a eu beaucoup d'accidents heureux comme celui-là. C'était atmosphérique, magique parfois. On a beaucoup ri. Je pense aux scènes de *ski-doo* avec Godard, on a dû tomber au moins 20 fois tellement c'était un vieux modèle! Le projet arrivait à point dans ma vie, j'étais dans une période où je devais lâcher prise. Partir un mois pour tourner m'a donné énormément de liberté.

*Abordez-vous vos rôles de la même manière, selon qu'ils sont centraux, comme dans **Chasse au Godard...**, ou de passage, comme dans **Le Démantèlement**?*

J'ignore comment je travaille. En fait, je me pose souvent la question. Est-ce que j'en fais assez? Que dois-je faire déjà? Dans **Sarah...** ou dans **Décharge**, c'était plus clair puisqu'il s'agissait de compositions. Je joue alors physiquement, comme au théâtre. Pour moi, le corps est primordial au personnage, je lui fais une colonne vertébrale, je songe à des gestes, à



Sophie Desmarais avec Alexandre Castonguay dans **Chasse au Godard d'Abbittibi** et en compagnie de Gabriel Arcand dans **Le Démantèlement**

une façon de parler, tout est réfléchi. Mais on finit par oublier que c'est de la fabrication et ça devient une seconde nature. Pour **Chasse au Godard...**, je n'avais pas à penser à ça, mais plutôt à des regards. Je réfléchis longtemps au personnage avant de lui donner ses couleurs, en maîtrisant le scénario par toutes sortes de lectures, de films, de musiques qui vont dans le sens du rôle. Bref, le personnage m'accompagne, m'habite. Souvent, c'est un élément qui le fait naître. Pour **Chasse au Godard...**, Marie passait beaucoup par le costume. Elle est très soignée. Je voulais qu'elle prenne des notes, avec ce côté romantique du carnet Moleskine. Pour moi, ces détails-là deviennent de l'écriture; j'aime quand l'acteur est un auteur. Je suis fan du travail de Bertrand Bonello et je regardais récemment **L'Apollonide – Souvenirs de la maison close**. Dans une entrevue, il confiait: «Parfois, par rapport à la demande que j'en fais, l'acteur surpasse le rôle. Le rôle est écrit, mais l'acteur va le transcender.» Ça m'a fait réfléchir: c'est vrai, on a cette possibilité-là.

*Deux mots sur **Le Démantèlement**?*

Un des scénarios les plus magnifiques que j'ai lus. Sébastien est un auteur d'une grande humilité, un homme de cœur, sans *ego*. Il y a quelque chose d'austère dans son travail qui m'interpelle beaucoup. C'était peut-être la dernière fois que je tournais en pellicule, dans cette aura de sacralité. Quand «Action!» arrive, ça devient plus cérémonieux qu'en numérique. Tu ne peux pas faire 10 prises d'un plan, ça coûte trop cher, c'est un tout autre rapport. La pellicule tient de la lourde machinerie et de l'artisanat. Ça m'émeut beaucoup. J'étais contente: j'ai tourné **Le Démantèlement** deux semaines après **Sarah...** et j'ai l'impression d'avoir 10 ans de

plus dans le film. Sébastien m'a dirigée de façon plus esthétique, plus dans l'ordre du positionnement dans le cadre qu'au niveau des intentions. C'était déstabilisant, car je n'aime pas être consciente de ce que je dégage. Les scènes les plus difficiles pour moi sont celles qui demandent de tricher ou qui, tout d'un coup, deviennent très techniques. Ça se rapprochait du théâtre. Le metteur en scène Martin Faucher est de cette école, c'est le geste et le corps qui proposent une intention. Je sais qu'elle fonctionne pour l'avoir expérimentée. De toute manière, jouer avec Gabriel Arcand, c'était facile, j'avais juste à l'écouter!

À l'instar de Marie, vous prend-il des envies de quitter le Québec pour aller voir ailleurs si vous y êtes?

J'ai toujours eu ce désir-là. Je me souviens que lorsque j'ai voulu devenir actrice à 14 ans, Jeanne Moreau était mon idole. C'était mon école. Aujourd'hui, je trouve que ce qu'on fait ici est plus intéressant que ce qui se passe en France, en général. On n'a rien à envier à personne. J'ai envie de continuer ce métier, mais je ne veux pas me brûler non plus à tourner trop de films et être surexposée... C'est particulier ici, tu fais trois films et c'est à peine si tu gagnes bien ta vie, alors c'est difficile de choisir de n'en faire qu'un par année. Au nom de quoi? Depuis Cannes, j'ai un agent à Paris. On verra. Je retourne en France en novembre. C'est quelque chose d'extraordinaire de travailler dans un accent qui n'est pas le tien, comme une langue étrangère, ça permet encore plus de distanciation. C'est romantique comme idée, mais je ne me fais pas d'illusions. Ce n'est pas brûlant chez moi. Pas à tout prix. ▀